

COCKPIT CRITIQUE CLUB

MILIEU de Adrien Lafille, Éditions Vanloo, collection V20, 2021

Un chien, un homme, deux femmes dans une campagne réduite à sa plus simple expression : un pont, une rivière, une montagne, de l'herbe, un cheval et aussi, un village. Même pas un décor, juste un milieu comme le titre l'indique. Milieu au sens d'environnement qui conditionne les comportements des personnages et milieu au sens d'un espace éloigné de tous les bords, de la périphérie.

Voilà, on est nulle part comme dans une dystopie mais aussi partout comme dans un conte. De l'une à l'autre, Lafille, dans une langue littéraire, qui lui permet parfois de décrire des scènes cruelles nous plonge dans un univers déroutant qui touche à une logique de l'épouvante tellement ces personnages, surtout les deux femmes nommées Violette et Lucie, semblent les pantins d'elles-mêmes : « *Un accident pouvait tordre les visages et ce n'était pas acceptable pour Violette qui ne voulait plus*

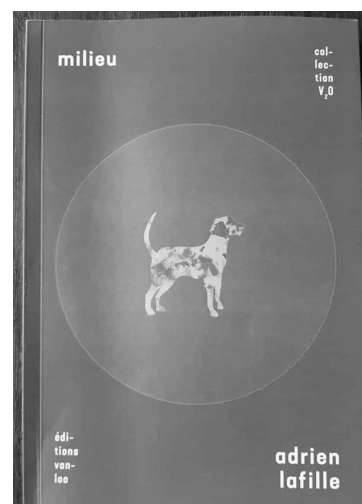
voir aucun visage se tordre. Voilà ce qui l'a poussée à jeter une branche dans le dos de Lucie qui n'a pas bougé et rien manifesté. Violette a choisi une branche beaucoup plus lourde et grande pour frapper le dos de Lucie et elle l'a fait de toutes ses forces. Lucie est tombée dans les herbes avec le visage difforme à cause de la douleur ». Comme si ce milieu bien qu'idyllique en apparence n'était qu'un lieu clos où n'était possible que l'affrontement ou la survie.

Oui mais survivre à quoi et pourquoi ? Lafille n'apporte aucune réponse en dehors d'une histoire d'amour ordinaire (disparition de l'homme prénommé Antoine et attente interminable de Violette) et de la rencontre étrange de deux femmes (Violette et Lucie dont on ignore tout) lesquelles font à un moment une expérience dramatique du langage : « *Lucie et Violette ne se parlaient presque plus depuis qu'elles attendaient de façon pure. Le soir Lucie disait dormir. Alors, Violette disait d'accord. Parfois c'était Violette qui disait dormir et Lucie répondait oui. C'était exactement pareil avec bonjour, manger, village poulailler, et quelques autres mots mais très peu. Un seul mot à la fois* » (p 26).

Mais peut-être qu'ici, ce monde-là, est né du chien dont la mort se produit au début du roman. Il se fait mordre par un renard, sa patte s'infecte. Il se nomme Rotor et ce nom évoque une pièce de mécanique qui tourne dans un moteur afin d'assurer une propulsion, laquelle en l'occurrence est celle de l'histoire. Voilà, Lafille fait du roman, du genre romanesque une machine lancée à vive allure dans une écriture alerte et énergique, épurée et quasi aérodynamique.

À la fin de la lecture de Milieu, on se surprend d'avoir passé autant de temps en compagnie d'Antoine, de Violette et de Lucie en si peu de pages (une petite centaine), tout l'inverse des romans médiocres dont certains atteignent 400 pages et dont nous oublions tout à peine les avoir refermés.

Mais laissons le mot de la fin à Lafille qui sait aussi être délicat avec ses deux héroïnes comme dans cette scène du baiser (pp 35 à 37) : « *Lucie a regardé Violette jusqu'à ce que l'acte pur arrive. Elle a posé ses lèvres sur celles de Violette ça faisait un seul baiser pas de dette il n'y avait rien de plus simple* »



Christophe Fiat

#jeveuxquemapoesiepuisseetrelueparunejeunefillede14ans